



Conférence donnée au cours de la session 2012 des Semaines sociales de France, "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Résumé du vendredi

Bernard Lecomte

Mesdames, Messieurs,
Mes chers amis !

J'ai fait un rêve ! J'ai rêvé, en ce monde de crise et de tensions, qu'une salle de 3.000 personnes confrontée à un sujet aussi polémique que la « différence des sexes », applaudissait avec une égale ferveur le nonce apostolique lisant un message du pape Benoît XVI, et le discours d'une ministre socialiste militant pour le mariage gay ! Ce rêve fou, il a eu lieu hier matin, ici même : avouez que les « Semaines Sociales » ne sont pas une enceinte comme les autres...

Que nous a dit le pape dans la lettre que nous a lue Mgr Luigi Ventura ?

- Qu'il fallait « mieux promouvoir l'égale dignité entre les hommes et les femmes, tant dans le monde du travail que dans celui de la vie conjugale, familiale et éducative » ;
- Que « face à la pression de certaines idéologies particulièrement actives », il fallait « clarifier les fondements d'une anthropologie respectueuse de la véritable nature de la femme et de l'homme » ;
- Que « l'être humain n'était pas un simple objet manipulable au gré des intérêts politiques ou économiques ».

Que nous a dit Mme Najat Vallaud-Belkacem, ministre des droits des femmes ? Qu'elle entendait

- lutter contre les stéréotypes et représentations sexistes ;
- promouvoir l'égalité professionnelle entre hommes et femmes ;
- lutter contre les violences faites aux femmes ;
- et défendre le droit des femmes à disposer de leurs corps.

Pouvions-nous, mes chers amis, commencer notre session avec de plus nobles – et convergentes – recommandations ?

Dans son ouverture, notre président Jérôme Vignon avait posé la problématique de cette session, intitulée « *Hommes et femmes, la nouvelle donne* » : la « nouvelle donne », celle que n'auraient pas osé imaginer les plus anciennes sessions des Semaines Sociales consacrées au même thème en 1927 et 1957, c'est l'égalité entre hommes et femmes. Un bouleversement, une révolution à la fois « impressionnante et inachevée », dont il s'agissait hier de mesurer l'ampleur, avant d'en décrypter, à partir d'aujourd'hui, les effets et les conséquences, notamment dans la société, dans l'Eglise et dans la famille.

Où en sommes-nous donc, de l'égalité hommes-femmes ? Brigitte Grésy, inspecteur générale des affaires sociales, et Claude Martin, sociologue, nous en ont tracé les avancées spectaculaires, mais aussi les résistances qui s'y attachent.

Le constat est net : l'homme pourvoyeur du revenu et la femme fée du logis, c'est fini ! Le grand tournant, c'est le travail des femmes qui, au XX^e siècle, ont commencé à faire des études tout en continuant à faire des enfants. Le marché du travail, du travail salarié (*car les femmes, en réalité, ont toujours travaillé*), fut le champ principal de cette conquête inédite qui

a bouleversé les relations dans le couple et dans la famille, et qui n'a cessé de changer de nature. Pensez, a lancé Claude Martin aux *baby-boomers* que nous sommes, à nos grand-mères qui luttèrent encore contre le fardeau des naissances multiples, et dont la vie a basculé quand elles ont dû remplacer les hommes partis au front : sur ce sujet, dit-il, les différences tiennent moins aux « genres » qu'aux « générations » !

Mais c'est justement dans le domaine du travail qu'il reste beaucoup à faire : réduire l'écart entre les rémunérations, combattre les a-priori « sexo-spécifiques » concernant certains métiers...

(J'avoue que je ne connaissais pas le mot « sexo-spécifique » - j'ai d'ailleurs aussi appris hier, moi, ancien pompier de Paris, le mot « sapeuse-pompière », qui m'a quand même fait tout drôle !)

...il reste beaucoup à faire, donc : assainir les aléas de la parentalité dans l'entreprise, effacer les stéréotypes liés à l'« évidente » infériorité des femmes salariées, combattre les tabous liés au rôle de l'homme dans le ménage, contourner le piège du « temps partiel », lutter contre tout ce qui maintient en place une discrimination systémique – notamment en France, où la femme vit trop souvent sous pression, tant elle est obligée de tout assumer : travail, vie privée, enfants, ménage, sans parler, désormais, de ses propres parents et beaux-parents quand ils deviennent dépendants.

On a changé d'époque : ce qui pénalise la femme dans certains métiers, ce n'est pas la pénibilité de certains travaux, mais le temps que ces métiers laissent pour la vie de famille : c'est une question centrale ! C'est sur ce plan qu'il reste du chemin à faire pour aller vers, non pas la parité, mais la mixité des métiers aujourd'hui.

Les hommes ne sont-ils pas conscients de cela aujourd'hui ? La sphère publique et la sphère privée ne sont-elles pas moins cloisonnées ? Les jeunes ne partagent-ils pas davantage ? Parfois, oui : *Claude Martin ne nous a-t-il pas confié que le plus délicat, dans le repassage, c'était les chemises d'hommes ?* Mais, malheureusement, s'il y a évolution dans les idées et les paroles, les chiffres de l'Insee sont formels : par rapport à la génération précédente, les jeunes pères ne consacrent que 10 minutes de plus par jour à la vie de famille, dont 8 minutes à leurs enfants. Saviez-vous que seulement 3 à 4 % des hommes prennent leur congé parental ? Et que si un homme choisit de travailler à temps partiel, c'est, dans 80 % des cas, pour faire du sport ou de la politique ?

L'enjeu, aujourd'hui, c'est justement la parentalité, c'est la difficulté pour les parents « de faire leur métier de parents ». Et en termes de politique publique, sur ce point, la France est en retard sur nombre de ses voisins scandinaves ou même allemand.

L'égalité homme-femmes, dit Brigitte Grésy, ce n'est donc pas « une cerise sur le gâteau » de l'évolution de nos sociétés, c'est la clef de toutes les politiques publiques et de toutes les mutations sociales.

Notre deuxième tribune, hier, visait à remettre la différence entre le masculin et le féminin dans une perspective historique. L'historienne Michelle Perrot et le sociologue Georges Vigarello se sont employés à en retracer les fondements, à en décrire les changements et à en pointer les blocages.

Au cœur de la pensée symbolique universelle, nous a expliqué Michelle Perrot, l'homme est un phallus et un cerveau, et la femme, un ventre. Leur différence est une opposition, comme entre le jour et la nuit, l'extérieur et l'intérieur, le passif et l'actif, etc.

Et quand la science va survenir, au temps des Lumières, elle commencera par confirmer cet enseignement de la nature ! On comprend qu'en 1789, Sieyès ait naturellement écarté du droit de vote les enfants, les fous et les femmes...

Les religions, de leur côté, ont conforté la subordination de la femme – vous savez tous, ici, qu'Eve a été tirée de la côte d'Adam ! – même si la religion chrétienne s'est distinguée en proclamant l'égalité hommes-femmes au Paradis, en plaçant des abbesses à la tête de nombreuses institutions sociales, et en inventant le sacrement du mariage reposant sur le consentement de la femme !

L'égalité est donc une conquête tardive de la modernité. L'histoire récente du rapport hommes-femmes, c'est une évolution lente : le travail des femmes, les écoles de jeunes filles – ponctuée par des ruptures : les guerres mondiales, la révolution sexuelle, etc.

Mais ces changements se sont heurtés, notamment en temps de crise, à des résistances. A commencer par celle des hommes préoccupés d'affirmer et de conforter leur virilité. La virilité,

dit Georges Vigarello, c'est l'« excellence » du masculin – la force, la puissance sexuelle, le courage, etc – qui se traduit forcément par une domination.

Mais elle a été entamée dans l'histoire, cette virilité : par les rapports entre aînés et cadets ; par la société courtisane au XVI^e siècle ; par l'entrée de la femme sur le marché du travail ; et la conquête de son indépendance sexuelle. Aujourd'hui, si la virilité reste emblématique de la masculinité, les qualités viriles sont partagées entre les hommes et les femmes – lesquels, sans être égaux, peuvent être, mais oui, complémentaires ! L'important dans cet effacement de la virilité, conclut Vigarello, ce n'est pas tant l'égalité des deux sexes que la fin de toute domination de l'un sur l'autre.

Cet état des lieux ne pouvait, évidemment, se limiter à la France d'hier et d'aujourd'hui. Hier après-midi, nous avons donc choisi d'en décliner les enseignements dans trois directions :

D'abord, Khoudra Sow, qui est à la fois femme, médecin et musulmane, nous a montré, à travers l'exemple contrasté de son pays le Sénégal, qu'il fallait se méfier des a-priori : la situation de la femme, dans ce pays à 80 % musulman, est plurielle, souvent contradictoire et parfois inattendue : nous avons été surpris d'entendre notre invitée nous expliquer que les femmes sénégalaises pouvaient « s'émanciper grâce à la polygamie » ; ou bien que le voile, dans ce pays d'islam, était un vêtement « étranger » ; ou encore qu'en milieu urbain, au Sénégal, les femmes « négociaient » avec les hommes les conditions de leur autonomie...

« L'islam lui-même est pluriel », a renchéri le sociologue Franck Fregosi, spécialiste de l'islam de France. Celui-ci exprime une religiosité « à la carte », le discours religieux y est très divers, car les histoires qui le soutendent sont très diverses. Evitons de véhiculer des raccourcis sur l'homme musulman forcément machiste, et sur la femme musulmane forcément soumise : ces poncifs sont, souvent, des caricatures. Ainsi, dit Franck Fregosi, si le culte islamique classique exclut les femmes, celles-ci sont souvent les gardiennes de la tradition et de la piété populaire. Que dire de cette femme voilée, à Strasbourg, qui s'insurge contre la séparation des sexes à la mosquée ? Et de cette liberté qui consiste, pour une jeune fille, à épouser l'homme qu'elle a choisi *du moment qu'il est musulman* ? Et de ces trois femmes qui prêchent comme des imams, en Amérique du nord, où les musulmans cultivés savent que « *la perfection de l'âme n'a pas de sexe* » !

« Il est évident, affirme Khoudia Sow, que la femme est plus réceptive au changement que l'homme ! ». Alors, oui, bien sûr, au Sénégal comme en France, il est des hommes incommodés par cette intrusion de la femme dans la sphère publique, il est des hommes qui vont se réfugier, se barricader dans le fondamentalisme islamique, mais cette menace-là – réelle – est le prix d'une évolution inéluctable et nécessaire.

Troisième piste ouverte hier soir, celle de l'Europe. Et c'est Viviane Reding, vice-présidente de l'Union européenne, qui nous a rappelé que l'égalité homme-femme figurait dès 1957 dans le Traité de Rome, et que la plupart des législations féministes en France n'étaient que la transposition des législations communautaires – tant sur l'égalité des traitements que sur la lutte contre les violences faites aux femmes. Il reste beaucoup à faire, admet Viviane Reding, qui s'est senti parfois un peu seule dans son combat à Bruxelles. Concernant le faible pourcentage des femmes en politique, Viviane Reding a d'ailleurs une jolie formule : « Mais pourquoi donc se priver du talent des femmes » ? Non sans humour, la vice-présidente de l'Union se porte en exemple : « Je suis la preuve qu'une femme peut réussir à la fois sa vie familiale et sa vie politique : il suffit d'avoir une énergie folle et des parents valides ! »

Enfin, pour terminer l'état des lieux de la « nouvelle donne homme-femme », la parole a été donnée hier à une philosophe et féministe engagée, Geneviève Fraisse, et au psychanalyste Jacques Arènes.

La première s'est située dans une perspective radicalement politique. Pour elle, la peur de la confusion des sexes ne vient pas de la libération de la femme, mais de l'invention de la démocratie et de la République où, disait *encore* Jean-Jacques Rousseau, « les hommes font les lois, et les femmes font les mœurs ». « C'est la démocratie qui fait peur, pas l'altérité ! » assure Geneviève Fraisse qui bat en brèche l'équilibre, à ses yeux illusoire, entre *égalité* et *différenciation*. Sa thèse, stimulante, m'a un peu laissé sur ma faim : si c'est la *démocratie* qui impose l'*égalité*, qui alors pourquoi le droit de vote n'a-t-il été donné aux femmes ni par la Convention, ni par la Commune de Paris, ni par le Cartel des Gauches, ni par le Front populaire, mais par le général de Gaulle en 1944 ?

Le psychanalyste Jacques Arènes, lui, ne cherchait pas à convaincre. Abordant de façon pragmatique l'évolution du couple, qui n'a plus rien de « naturel », il nous a bien précisé que rien n'était « égal » dans la vie d'un couple, même si les univers masculin et féminin se sont beaucoup rapprochés aujourd'hui. Le malaise masculin est une réalité, raconte Jacques Arènes, mais il est bien difficile d'expliquer pourquoi tant d'hommes ont peur, pourquoi tant d'hommes « désertent » leur compagne, leur foyer ou leurs enfants. Nous sommes dans une période de recomposition, dit Jacques Arènes, où le champ social n'est pas homogène, où la rencontre est toujours une énigme, et où « rien n'est plus évident ».

« Rien n'est évident ! » Nous avons terminé, hier, sur ce constat un peu frustrant, qui laisse peu de place à la volonté, à la constance, à l'engagement, à la parole donnée, à la responsabilité. Certes, l'évolution des rapports hommes-femmes bouscule nombre de certitudes, suscite nombre de confusions et remet en question nombre de valeurs. Gageons que les débats qui vont nous occuper aujourd'hui samedi et demain dimanche nous permettront de retrouver quelques évidences et, pourquoi pas, aussi, chers Amis, quelques convictions et un peu d'espérance !

Bonne fin de session ! Je vous remercie de votre attention.